

VARIATIONS DIALOGUÉES

sur la Nouveauté en Musique

De la Circonspection dans le Jugement

L'âme de Jean-Sébastien Bach venait de visiter, affable et jupitérienne, le modeste salon où quelques vieux amis faisaient cercle autour du piano. Le silence, épandu comme une onde bénéfique, ne pesait pas ; nous le goûtions au contraire avec gourmandise, ravis d'y sentir frissonner le prolongement ténu et succulent encore des enchantements évanouis.

Soudain, le pianiste vira sur son tabouret, tendit le cou, et, d'un coup de crocs impitoyable, déchira le doux silence où nous étions si délicieusement pelotonnés :

— Vous connaissez la *Rapsodie moldo-fuégienne* de Fabius Milberg ?

Un mutisme général accueillit cette interrogation inattendue. Au bout de quelques secondes, un homme jeune encore, mais dont les cheveux grisonnaient aux tempes, déplia ses jambes avec lenteur, ajustait ses lunettes, dont les verres n'étaient point cerclés d'écaïlle, et plissant ses yeux avec malice, répondit simplement :

— Un peu. J'ai feuilleté la partition de piano. Je sais qu'on la donnait dimanche en première audition aux Concerts Ecclésiastiques... C'est le *Clavecin bien tempéré* qui vous fait songer à Fabius Milberg ?

Le pétulant pianiste bondit. Le tabouret qu'il venait de quitter brusquement oscilla, comme si quelque esprit débonnaire allait descendre à s'exprimer par le truchement de ses pieds d'ébène : un coup pour A, deux coups pour B, etc... Mais l'esprit, qu'offusquait peut-être l'éclat des lumières, ne daigna pas se manifester d'une manière aussi explicite. Ce fut le pianiste qui parla :

Bach n'a rien à voir en cette affaire, dit-il, et je rougirais de penser seulement à un pareil rapprochement. Milberg est un odieux farceur ; on ne peut même pas parler de musique à propos d'une déclamation prétentieuse et agressive qui aurait mérité, d'abord, de ne pas sortir du carton où elle sommeillait. Mais puisqu'un de nos meilleurs chefs d'orchestre n'a pas craint de compromettre sa répu-

tation en tâchant à infuser un semblant de vie sonore à ce grimoire mort-né, le public aurait dû comprendre qu'on se gaussait de lui, et regimber avec éclat contre la comédie déplorable dont on voulait le rendre complice. Ah ! bien, oui ! L'exécution eut lieu au milieu du recueillement gobeur de l'auditoire, et les applaudissements d'un clan de snobs et de nigards crépitèrent ensuite si dru, qu'on distingua à peine deux ou trois minces sifflets sous la grêle fusante des bravos. En ce qui me concerne, j'ai protesté de mon mieux, mais je ne suis pas un virtuose du sifflet ; je ne l'ai jamais tant regretté.

— Tudieu, quelle indignation ! Cette *Rapsodie*, encore que je la connaisse mal, me semble être une des œuvres les mieux venues de Milberg ; vous voyez que nous ne sommes pas du même avis.

— Tout est relatif ; c'est bien peut-être pour du Milberg, mais Milberg vaut peu.

— Je trouve, au contraire, qu'il est une des forces les plus sûres de notre musique, et que bientôt, sans doute, il s'imposera comme un maître.

— Vous parlez sérieusement ?

— Tout à fait.

— Alors, où allons-nous ! Voyons, vous n'allez pas soutenir que c'est là de la musique, ou c'est que ce mot aurait perdu tout sens. Comment votre admiration pour Bach, pour Beethoven, pour Schumann, pour les héros authentiques de l'art musical enfin, se peut-elle concilier avec la coupable indulgence que vous montrez à un Fabius Milberg ?

— Voulez-vous me dire d'abord par quel sophisme vous réussissez à justifier votre égale dilection pour des œuvres aussi dissemblables que *Tristan et Pelléas* ? Ne sont-elles pas vraiment aux antipodes ? Pourtant, bien qu'elles se recommandent d'esthétiques en apparence exclusives l'une de l'autre, elles n'en sont pas moins de la musique, et de très belle, il me semble... Et les *Noces de Figaro*, que vous chérissez aussi, je le sais, ne s'opposent-elles pas à la fois aux drames wagnériens et à *Pelléas* ?

— Je pourrais vous répondre que, passé au centre d'un triangle équilatéral, dont les partitions que vous venez de nommer, occupant les trois sommets, me seraient équidistantes, un amour pareil pour chacune d'elles s'expliquerait aisément ; mais j'ai peu de goût pour la géométrie. Et puis, Debussy n'est pas si éloigné de Mozart que vous le dites ; c'est un classique au fond.

— Oui, je connais l'antienne ; mais ne nous payons pas de mots. Classique ou non, il est fort loin, en tout cas, de Richard Wagner, génie musical non moins incontestable.

— Hé, hé ! Leurs arts ont certains points communs.

— Je vous l'accorde, si vous y tenez ; avouez toutefois qu'ils ne sautent pas aux yeux. Mais si vous voulez définir la Musique de telle sorte que *Tristan*, *Pelléas* et les *Noëx* s'accordent avec votre définition, il vous faudra la faire si vague, si lâche, que je crois bien que la *Rapsodie* milbergienne entrerait sans difficulté par les mailles de votre beau filet.

— Vous me prenez un peu au dépourvu. Je n'ai jamais songé à définir la musique, bien que je m'en fasse une idée nette. Une condition me paraît essentielle cependant, c'est qu'une sensibilité s'y reflète, qu'elle exprime quelque chose ; parlant, qu'elle me touche de quelque façon. Il faut que s'y meuve une pensée organisée, non pas conceptuelle et qui se résout finalement en littérature, mais une pensée musicale *sui generis*. Si telle suite de sons frappe mon oreille plus ou moins agréablement, sans affecter ma sensibilité, c'est un vain bruit, ce n'est pas de la musique.

— Cher ami, vous parlez comme feu Combarieu. Acceptons donc la condition *sine qua non* qui vous tient si fort au cœur. Toute combinaison sonore, pour mériter le nom de musique, doit exprimer une pensée musicale. De même, si nous ajoutons foi au médecin de Molière, l'opium fait dormir parce qu'il a une vertu dormitive. Voilà d'excellentes définitions. Dites-moi maintenant à quel signe vous reconnaîtrez qu'une suite de sons contient une pensée musicale.

— A l'émotion spéciale que j'éprouverai à son contact.

— Très mauvais. Je ne dis pas que ce soit faux, mais comment voulez-vous sortir du cercle où vous vous enfermez ?

— Pourtant, je ne puis mesurer la puissance expressive d'une musique autrement qu'à l'impression que j'en ressens, que diable ? Puisque la pensée musicale est irréductible à la pensée littéraire, je la dénaturerais forcément, et j'en laisserais fuir l'essence même, si je voulais la prendre aux rêts de l'analyse habituelle.

— Ceci est une autre histoire. Nous touchons là à un problème très délicat, que nous ne pouvons espérer de résoudre en quelques passes oratoires. Provisoirement, j'admets votre définition ; mais, pour en revenir à nos moutons, que la *Rapsodie* de Milberg vous paraisse incohérente ne signifie pas qu'elle soit dénuée de sens ni de substance. Cela prouve tout au plus que cette substance ne vous est point assimilable.

— J'ai la prétention d'être musicien, c'est-à-dire organisé de telle façon que ce qui est musical me touche.

— C'est bien de l'orgueil, et, décidément, vous tenez à rester bouclé dans votre cercle. La musique, c'est ce qui affecte le sens musical ; j'appelle musicien tout individu sensible à la musique. Encore un coup, j'y consens. Mais qui n'est sensible à la musique à quelque degré ! Le bonhomme qui rapetasse vos chaussures fredonne peut-être avec une ineffable joie les chansons de Botrel ou les refrains de M. Christiné, mais je doute qu'une fugue de Bach ou les *Chansons de Bilitis* lui procurent un plaisir quelconque. Pour peu qu'il soit aussi prétentieux que vous, il déclarera même que ce n'est pas de la musique... et vous serez obligé de lui donner raison.

— Il est de fait que les Hans Sachs sont rares, et je veux bien admettre que mon savetier soit un ignare en musique. Cela ne veut pas dire qu'il se montrera rebelle à une initiation menée avec prudence, et qu'un jour venant, une mélodie de Schubert ou de Fauré ne lui paraîtra pas empreinte d'un charme plus réel que les déplorables fautes qui riment avec Paimpolaise. On ne naît pas forcément musicien ; la culture peut vous aider à le devenir. Le goût, ici comme ailleurs, est surtout affaire d'éducation, et d'abord l'élargissement de la compréhension, grâce à quoi il peut se former sans contrainte.

— Fort bien, et j'espère que vous allez commencer par tirer profit de la leçon que vous destinez à votre innocent cordonnier. Qui sait si, avec un peu d'habitude et de bonne volonté, vous ne trouverez pas bientôt contante et parée de mérites inestimables, la musique milbergienne, qui vous choque aujourd'hui par sa dureté et qui vous semble saugrenue.

— Vous me prenez pour un pantin ?

— A Dieu ne plaise, cher ami ; mais je vais vous faire un aveu qui vous incitera, j'espère, à quelque circonspection dans les jugements que vous porterez désormais sur les fabricants de nouveautés. Vous disiez, tout à l'heure, que Debussy est un classique. Il peut vous paraître tel, à vous qui êtes jeune et qui avez sucé le lait debussyste avec celui de madame votre mère. N'oubliez pas que j'ai vingt ans de plus que vous, et qu'à votre âge j'étais wagnérien, ce qui était alors une preuve d'audace. Notez que j'avais dû m'habituer à Wagner, et que mon enthousiasme pour ce génie démesuré ne date pas de ma première rencontre avec lui.

Nourri de la moelle des maîtres, mon esprit avait élaboré avec une indifférence quasi chimique — du moins le croyais-je — un type de beauté en intime accord avec les exemples proposés par les plus grands d'entre les musiciens de jadis. Après Wagner, Debussy vint...

— Enfin Matherbe vint...

— Il vous plaît à dire, mais je ne vous céderai point que cet iconoclaste me fit l'effet d'un Matherbe à rebours, bousculant ma Vénus intérieure avec une si souveraine irrévérence, que je regimbai violemment, *in petto* d'abord, puis d'une manière bruyante qui m'attira la colère de mes voisins de concert.

— Vous, vous avez sifflé Debussy ?

— Oui, moi, et bien d'autres, qui ne s'en montrent pas fiers, aujourd'hui que ce démon honni naguère est devenu leur dieu. Pourtant, quoi de plus humain que la palinodie ! Notre vie en serait toute tissée si nous étions plus francs. A chaque instant, nous nous méprenons sur les gens et les choses, et sur nos propres sentiments ; mais avouer notre erreur à autrui, voire à nous-même, est pour notre amour-propre une si cuisante épreuve, que nous préférons jeter le voile sur nos incessantes variations, que nous ne devrions pas renier, cependant, car elles sont le signe de la vie... Méfions-nous donc de notre impression première, si nous voulons nous épargner la honte d'une rétractation toujours humiliante, puisque nous sommes ainsi faits que nous rougissons de notre sincérité d'hier quand celle d'aujourd'hui la contredit.

— Ah ! non, par exemple ; ça, c'est de la vulerie.

— Vous êtes jeune. Non, de la simple prudence. La musique de Debussy, une fois la chaleur du premier choc absorbée, m'a tôt fait éprouver un trouble auquel ma sensibilité ne s'est pas montrée rétive. Ce parangon de beauté, cette Vénus que je m'imaginais éclore en moi comme par magie, à l'appel de quelques-uns parmi les plus grands musiciens, j'ai compris que beaucoup au contraire en ont modelé la chair heureuse, lentement et tour à tour, et demeurent responsables qui d'un galbe délicat, qui d'une gracieuse fossette, qui d'une nuance indéfinissable du regard où l'âme se délie. Mais cette effigie du beau musical, frappée à la ressemblance multiforme de tant de démiurges, serait incohérente et discorde, et froide, si l'adhésion de mon esprit n'en assurait l'unité, l'harmonie fondamentale et vivante.

— En d'autres termes, vous êtes d'avis que notre idée de la beauté évolue avec les données de l'expérience ?

— N'est-ce pas l'évidence même ? Il est bon qu'on commence par y croire, à la Beauté absolue, avec un grand B. Parce que les changements qui se produisent en nous, échappent pour beaucoup à notre conscience, nous avons l'impression de l'immuabilité ; et puis, ils sont si insensibles ! Ce n'est que plus tard, lorsque nous nous retrouvons en face d'une œuvre d'art, jadis adorée, et qui ne fait plus ressortir en nous la fibre sacrée, que nous nous étonnons douloureusement : Eh ! quoi, est-il possible que j'aie aimé cela ! C'est ainsi qu'un jour, prochain peut-être, quand vous réentendrez la *Rapsodie* de Milberg, vous vous demanderez comment vous avez pu mépriser cette musique admirable.

— Railleur !

— Pourquoi pas ? Il est dans l'ordre que toute nouveauté déconcerte les esprits habitués aux errements antérieurs, c'est-à-dire tout le monde, ou peu s'en faut. La majorité de ceux qui prenaient des airs extasiés aux premières représentations de *Pelléas* ne faisaient que feindre l'extase ; au fond, ils n'y comprenaient rien et s'ennuyaient à très cher de l'heure.

— C'est justement ce snobisme qui m'exaspère, et que je ne puis tolérer.

— Je ne l'aime pas davantage. Pourtant, il est quelquefois utile, et puis, il n'y a pas que des snobs parmi les gens qui font fête aux chercheurs d'inouï. Convenez que quelques-uns peuvent être profondément touchés par la grâce d'une beauté vierge, qui accomplit leur vœu le plus intime.

— Ces quelques-uns sont si rares !

— Pas tant que cela, peut-être. Debussy n'a fait que donner corps à des aspirations confuses, informulées chez la plupart, mais qui étaient, comme on dit, dans l'air. Ceux qui le goûtèrent d'emblée, c'est que, plus impatient que moi, par exemple, d'une sensibilité plus ardente, ils souhaitaient l'efflorescence prochaine d'une beauté libre et flexueuse, ingénue et raffinée, dont l'image bougeait déjà au fond d'eux-mêmes, faiblement et comme enveloppée de limbes, quand la frêle Mélisande, résumant ces ébauches préconçues d'elle-même, s'échappa du vitrail frigide où elle s'étiolait, pour entrer dans la vie frémissante et sensuelle de l'art.

— Debussy, Debussy, toujours lui ! Mais combien de soi-disant novateurs qui ne rêvent qu'incendie et dont les fusées sont irrévérencieusement mouillées ! Il ne faudrait pas, sous prétexte qu'un Debussy a réussi, s'humilier devant les pires extravagances, adorer indifféremment toutes les audaces avec la foi du charbonnier, sans s'inquiéter si elles sont de bon ou de mauvais aloi.

— Je suis de votre avis. Toute la question est là. Aussi bien, ne l'avons-nous pas encore abordée. Elle mériterait de l'être, mais il se fait tard et, si vous m'en croyez, nous en resterons là pour aujourd'hui, comme disait un de mes anciens professeurs, lorsqu'il craignait de voir ses explications interrompues par le roulement de tambour qui annonçait la fin de la classe.

Le pianiste acquiesça d'un sourd grognement, et la séance fut levée.